

en train de dissiper, je pense,—que l'URSS est un pays retardataire, groupant 150 millions de serfs opprimés ou que leur civilisation en est encore au stade du char à bœufs. Nous savons, en effet, que rien ne saurait être plus éloigné de la vérité.

A mesure qu'un plus grand nombre d'entre nous ont l'occasion de visiter l'Union soviétique, nous commençons à mieux saisir ce fait. Il est vrai que dans ce pays le particulier ne jouit pas du luxe que nous tenons pour du nécessaire, ni même de ce que nous considérons tout naturellement comme indispensable, sans y réfléchir plus avant. Mais il reste que le régime soviétique sur la pauvreté de la population a édifié la puissance de l'État. Il a assis sur les privations de l'individu une grande puissance nationale, une grande confiance et un grand orgueil nationaux. Les observateurs américains n'ont pas toujours, à cet égard, des vues optimistes. Les frères Alsop nous avertissent qu'il vaudrait mieux renoncer à ce petit jeu de société, qui jouit d'une telle faveur dans l'Ouest et qui consiste à rechercher d'imaginaires faiblesses chez les Soviets. Dans un article écrit par l'un d'eux il y a quelques semaines, on peut lire:

...c'est une des petites plaisanteries de l'histoire que la démonstration faite par la société soviétique de sa supériorité,—selon sa définition à elle,...

Une définition qui exige une puissance et une direction communistes, centralisées, autocratiques...

...coïncide précisément dans le temps avec la démonstration que font à leur tour les sociétés occidentales de leur supériorité, selon, encore une fois, leur définition à elles, définition, qui du point de vue britannique, argue de l'existence d'un État-providence, ou, du point de vue américain, de la surabondance quasi excessive des biens matériels. L'histoire, hélas ne montre pas que dans une lutte pour la suprématie mondiale la victoire tienne nécessairement aux râteliers gratuits, ni même aux escadrons de Cadillacs climatisés.

Assurément, la déstalinisation du régime par ses nouveaux dirigeants n'a pas affaibli la puissance ni la force de l'Union soviétique. De fait, bien qu'on ait répudié Staline, les principes essentiels du stalinisme demeurent. Ces principes sont, nous le savons: le gouvernement despotique d'un seul parti; l'enrayement de toute libre expression de la pensée et la liberté entière du gouvernement; une campagne destinée à inspirer la crainte et l'hostilité envers tout régime de gouvernement non communiste, en particulier dans le domaine de l'enseignement; la soumission du particulier à l'autorité de la cellule communiste; la confiance inébranlable dans le renversement éventuel des démocraties libres par le communisme et le refus de toute forme de liberté politique aux peuples assujétis ou aux nations satellites qui font maintenant

[L'hon. M. Pearson.]

partie du réseau politique russe aux fins d'en renforcer la puissance politique et qui doit accepter sans réserve la domination de la junte communiste de Moscou.

Les signes d'un changement à cette situation dans les États satellites prendront de plus en plus d'importance, je l'espère. Cependant, nous n'apercevons aucun signe de changement pour ce qui est de l'absorption, par l'empire communiste centralisé, de peuples assujétis comme les Ukrainiens et les Baltes. Tant que ces peuples et certains autres demeurent sous la férule de Moscou, nous avons certes le droit de rejeter toute protestation de foi des dirigeants de Moscou dans l'autonomie et les droits des peuples. De fait, ce régime russe, ce nouveau colonialisme, est beaucoup plus terrible, beaucoup plus réactionnaire et beaucoup plus généralisé que toute autre forme de colonialisme dont parle l'histoire. En outre, il est pratiqué par des hommes qui ont réussi à se faire accepter par un trop grand nombre d'autres hommes comme les champions de la liberté nationale contre l'ancien colonialisme dont il ne reste plus aujourd'hui que des vestiges. Leurs prétentions à cet égard, au point où en est l'évolution de la liberté nationale au XX<sup>e</sup> siècle, représentent un des mensonges les plus odieux de l'histoire.

Enfin, le stalinisme comportait le recours à des partis communistes, dans les États non communistes, en vue de l'exécution du programme de Moscou. Ces partis ont été ébranlés par le renversement de leur grande idole, Staline. Cependant, ils sont en voie de se remettre de ce choc et commencent à faire preuve, à l'égard des nouvelles directives qui leur viennent de Moscou, de la soumission traditionnelle qu'ils ont manifestée si souvent dans le passé. C'est pourquoi ils redeviennent les agents de l'Union soviétique. Leur attitude dans cette conjoncture prouvera nettement s'ils aspirent vraiment au statut national ou bien s'ils sont tout simplement, comme ils l'ont déjà été, les outils dont Moscou se sert pour les fins qu'elle a choisies.

Une question qui nous a laissés perplexes dans le passé nous plonge encore dans une plus grande perplexité aujourd'hui. Voici le problème dont je parle. Les dirigeants de Moscou ont-ils renoncé non seulement au culte des personnalités comme ils le prétendent, mais aussi au culte de la révolution internationale, au renversement par la violence de notre régime? Ils se défendent avec insistance, bien entendu, de pareil culte, de semblables desseins et de constituer un danger. Krouchtchev, Chepilov et d'autres ont avoué et même souligné que les régimes capitalistes et socialo-communistes sont irréconciliables et que l'un ou l'autre doit